

YANNICK GIROUARD

HONNEUR
D'ANIMAUX

contes

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-723-0

Dépôt légal : septembre 2023

À Anne, Raphaël et mes petits-enfants

*« Qui s'approchera de plus près, de celui qui dissèque et
raisonne, ou de celui qui saura le mieux lire les secrets
de ta prunelle ronde, si ardemment et tendrement
vivante, petite caille ? »*

Maurice Genevoix

*« On ne remarque pas que les bêtes sont aussi
mystérieuses que l'homme et on ignore profondément
que leur histoire est une écriture en images, où réside
le secret divin. »*

La femme pauvre, Léon Bloy

HISTOIRES DU CERF ROGER

Prologue

Depuis longtemps la forêt me fascinait, un peu comme une maison aux volets toujours clos laisserait croire que des créatures bizarres s’y cachent et qu’elles entrouvrent les volets seulement la nuit. En l’occurrence, je savais que le gibier intéressait les chasseurs, principalement les cerfs que j’avais observés depuis le drone du Père Grégoire. Mais je n’avais alors que onze ans, soumis à mes parents, en particulier à mon père, qui était le gardien du château de Picabois et qui, à ce titre, participait à la chasse à courre. Je n’étais pas assez audacieux pour aller prévenir le Père Grégoire de la prochaine battue, j’aurais eu le sentiment de trahir mon père. En plus, je n’avais pas encore fait la connaissance du Grand Cerf, qui faisait enrager les chasseurs. Aussi étais-je avide de le rencontrer, et même obsédé, car les images du drone et des caméras que le Père Grégoire avait installées à des affûts stratégiques m’avaient montré un cerf à l’immense et exceptionnelle ramure – quarante-huit cors –, m’avait confié le vieil homme d’un air admiratif. Lui seul, le Père Grégoire, qui semblait connaître les mystères de la forêt, pouvait me faire voir le Grand Cerf de près.

Il était devenu mon ami depuis la dernière fête de l’école, à la fin de l’année scolaire, alors qu’à la rentrée suivante j’entrerais au collège. À son arrivée, vers la fin de la kermesse, alors que le soir tombait, juste avant notre représentation théâtrale, il m’avait fait bien peur. Sa haute taille

impressionnait, il portait une grande barbe grise, comme les moines orientaux, une chouette juchée sur son épaule droite, et il tenait à son poing un faucon. La chouette avait l'air de prolonger son regard, elle vous fixait au-dessus de votre tête, tandis que ses yeux clairs, à lui, quasi phosphorescents, vous pénétraient. Mais j'ai vite dépassé cette peur que j'avais éprouvée au premier abord. J'ai une sensibilité particulière à l'égard des animaux, une sorte d'affinité qui me pousse vers eux. J'avais lu *Le Petit Prince*, et je m'étais identifié à lui après l'épisode du renard. Les étapes de leur apprivoisement réciproque m'avaient enthousiasmé. Mais je baignais également dans le merveilleux de *l'Illiade* et *l'Odyssée*, j'adorais les aventures d'Ulysse, son intelligence et ses ruses contre celles de Circé, son envie de mourir dans les bras de Calypso, son réalisme malin dans l'épisode des sirènes, son équipage déguisé en moutons pour tromper le Cyclope, le massacre qu'il fait avec son arc des prétendants de Pénélope. Grégoire me semblait un personnage tout droit sorti de la mythologie gréco-latine où je baignais. J'étais donc allé naturellement vers lui, j'avais caressé son chien, un pointer, puis, après avoir flatté ce dernier quelques instants, j'avais touché son gant sur lequel était placé le faucon. Hardiment, je lui avais aussitôt demandé, sans craindre un refus, de m'autoriser à porter l'oiseau. Le Père Grégoire avait souri, il avait ôté le chaperon qui couvrait les yeux du faucon, il l'avait fait s'envoler, puis il m'avait donné le gant. Il avait fait un signe subreptice et le faucon s'était posé sur ma main, devenue géante. Alors j'avais senti son poids sur ma main comme si elle mesurait l'honneur qui m'était donné.

Ensuite avait eu lieu la démonstration. Après avoir invité le public à le suivre, le Père Grégoire s'était engagé sur le chemin qui longeait l'enceinte de l'école et presque tout le monde l'avait suivi jusqu'à la sortie de la ville, où étaient les champs de blé et de luzerne et le premier rond-point. Des corneilles parsemaient le champ ou se perchaient sur des poteaux de clôture. Le soleil se couchait et la lumière rasante accusait les traits du visage de Grégoire en lui donnant un aspect un peu irréel : ses orbites s'étaient creusées et son nez busqué mis en

relief avait encore grandi. Il avait ôté le chaperon qui couvrait les yeux du faucon. Le chien s'était mis à l'arrêt. Le faucon s'était envolé et élevé très vite jusqu'à n'être plus qu'un point dans le ciel. Sur l'ordre de son maître, le chien avait démarré soudain pour aller lever les corneilles. Alors l'oiseau, juste au-dessus, avait fait son piqué à une vitesse extraordinaire sur une corneille qu'il avait assommée sous le choc, fatal pour elle. Au sol, le faucon avait commencé à déplumer la corneille et il allait la dépecer, quand son maître avait crié « Gédé ! » Le rapace était aussitôt revenu vers celui-ci. Entre-temps j'avais rendu le gant.

— Gédé, c'est son prénom ?

— Oui, ça veut dire en hébreu qu'il est un bon soldat, qui pourfend. Un diminutif de Gédéon.

Les vertèbres de la nuque de l'oiseau avaient été brisées presque dans la seconde qui avait suivi l'interception, m'avait expliqué plus tard le Père Grégoire pour me rassurer.

— Non, elle n'a pas souffert cette pauvre corneille, elle a été tuée sur le coup, par percussion, me répétait-il.

Il avait perçu la crainte qu'il m'inspirait, tandis qu'autour de moi les gens faisaient un cercle respectueux ou complice de la part de quelques connaisseurs qui souriaient en commentant la chasse.

Beaucoup de rumeurs couraient sur le Père Grégoire : vivant dans un pavillon à deux étages, en lisière de forêt, de style normand, mais avec, disait-on, une immense verrière en guise de toit et sur le côté un petit dôme qui était son « observatoire », il aurait été un peu sorcier, puisqu'il faisait fonction de rebouteux dans le pays et qu'il développait une espèce de réseau avec les animaux de la forêt. On racontait aussi qu'il faisait marcher d'étranges machines.

Ma curiosité l'emportant sur la peur, j'avais osé demander au Père Grégoire si je pouvais aller lui rendre visite, mais sans que personne ne le sût, encore moins mes parents. Ma chambre étant au rez-de-chaussée, je pouvais facilement sortir par la fenêtre, je savais être discret et, s'il le fallait, j'étais capable de me lever avant l'aube... Le Père Grégoire avait hésité, il ne voulait évidemment pas se brouiller avec

mes parents. Je m'étais fait suppliant, comme je sais le faire, avec sincérité, sans surjouer, avec la simplicité et la naïveté qui caractérisaient l'enfant que j'étais. J'avais un argument convaincant : je voulais rencontrer le Grand Cerf. Le Père Grégoire avait fini par hocher la tête, en ayant l'air de sourire. Mais il semblait embarrassé.

— Tu as l'air de ne pas aimer les chasseurs. Mais ton père en est, hein ? Ils ne m'aiment pas non plus. Moi aussi je chasse, tu vois, je leur vole un peu le gibier à plumes. Mais c'est surtout que... les cerfs et les biches sont mes amis. Je connais assez le Grand Cerf, enfin, je lui suis assez familier pour qu'il ne s'enfuie pas quand je m'approche et qu'il se laisse même flatter de la main sur son garrot. Il devine que je les protège. Mais ton père est un chasseur, au service de Picabois en plus, il ne faut donc pas que tu viennes me voir.

— Si, il faut que je voie le Grand Cerf. Toi seul, tu peux me conduire à lui.

— Alors, une seule fois, hein, ça doit rester secret entre nous, c'est dans ton intérêt !

Nous nous étions accordés sur le jour et l'heure : cinq heures du matin, un samedi. Je passerais par la fenêtre de ma chambre. Je l'avais déjà fait. Non que j'eusse déjà fugué, mais il m'arrivait de m'échapper la nuit, juste un moment, rien que pour entendre bruire la forêt. Je savais que des yeux m'observaient, j'aimais sentir des frôlements, entendre les cris du hibou, le froissement d'un envol, capter une fuite dans un terrier. J'étais quand même armé d'un bâton, pour me rassurer. Je voulais participer à la vie de la forêt, respirer ses souffles, percer peut-être des secrets. J'allumais la torche de mon smartphone et j'éprouvais quelquefois le frisson de surprendre des yeux phosphorescents.

Grande avait été ma déception lorsque j'avais appris du Père Grégoire qu'il me faudrait attendre trois mois avant de voir le Grand Cerf, fin septembre, le début de la chasse.

— Je suppose que tu préfères voir Roger avec ses bois, non ?

— Ah, il s'appelle Roger...

— Oui. C'est moi qui lui ai donné un prénom. Car c'est le plus beau cerf qu'on ait jamais vu dans la région. Seulement si tu le rencontrais maintenant, tu serais déçu. Ses bois sont en train de repousser. Est-ce que tu sais au moins que ses bois tombent chaque saison ? Non ? Quarante-huit cors, c'est exceptionnel, tu comprendras quand tu verras sa ramure. Elle pourrait gagner tous les concours. Nous sommes en juin, c'est le début de l'été, tu vas partir en vacances avec tes parents et peut-être ton frère. Tu auras de quoi te rendre patient. Quand viendra l'automne, tu pourras le voir dans sa gloire, peut-être avec ses quarante-huit cors et ses empaumures. Je dis « peut-être » parce qu'en vieillissant il perd un peu de ses andouillers. Qu'est-ce que ça veut dire ? Eh bien, tu as devant toi l'été pour tout savoir sur le cerf et ses bois. Et puis, je te préviens, Roger ne se laisse pas voir comme ça, même s'il me reconnaît. Alors toi...

Les vacances en montagne, oui, je les avais bien occupées ! Combien de fois on avait dû m'attendre, avant d'aller randonner, parce que je consultais sur Internet tout ce qu'on pouvait savoir sur le cerf élaphe. Sans parler de mes retards au dîner. Mon frère, de six ans mon aîné, me charriait à cause de ma passion pour les cerfs. Pour me justifier, je l'avais convaincu de m'accompagner, après avoir arraché l'accord des parents, dans une expédition nocturne et sylvestre. Ce n'était pas sans efforts parce que le sentier de montagne montait raide, à travers la forêt. Mais mon frère, saisi d'une oppression, voulait sortir au plus vite de ces ténèbres sonores. En haussant les épaules et en soupirant, j'avais consenti à monter jusqu'à la lisière de la forêt où soudain la montagne était apparue. J'en avais eu le souffle coupé : argentée, à la clarté de la lune, la terre se haussait pour mieux s'approcher des étoiles, et je les voyais briller au-dessus de la ligne des crêtes, les pics aussi inaccessibles peut-être que les cors du cerf Roger.